

Les dents jaunes d'un siècle sec

Charlotte Lemieux

Numéro 131, novembre 2011

La volupté

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65457ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemieux, C. (2011). Les dents jaunes d'un siècle sec. *Moebius*, (131), 29–32.

CHARLOTTE LEMIEUX

Les dents jaunes d'un siècle sec

En 1911, un homme est né. Je parle bien d'un homme, vraiment, car personne n'aurait pu confondre l'individu long, maigre et sévère qui glissa du ventre de sa mère, sans un cri, avec un quelconque nouveau-né. Il survécut à sa propre naissance, à la Grande Guerre et à la grippe espagnole (qui grouillait dans les bénitiers) pendant que mourait un pourcentage indéterminé de sa fratrie. Il mangea peu, travailla beaucoup, accomplit ses devoirs avec rigueur et n'activa son système reproducteur qu'après la Deuxième Guerre, en respectant les prescriptions de la sainte Église. Cette méthode engendra une descendance que nous retrouverons au prochain paragraphe, à la fin des années soixante. On dit des enfants de cette génération qu'ils naquirent tous en même temps, égoïstes et gloutons, déjà indifférents au malheur d'autrui, promis à un avenir meilleur qu'ils avaleraient sans même l'avoir goûté. C'est ce qu'on dit.

S'ensuivit une période pharamineuse. Les enfants du premier paragraphe menaient, à l'insu de leurs parents tâcherons, des existences parallèles. Dans le désordre, la fumée verte et l'irréalité d'un monde insoupçonné de leurs géniteurs, ils exultaient. La fille de l'homme long détonnait. Elle refusait le festin. La volupté l'effrayait, les débordements l'affolaient, mais dans ce contexte éprouvant elle mit néanmoins au monde, au fond d'un sous-sol, un premier-né fâché probablement conçu derrière une Volkswagen.

À l'égarément succéda la rédemption. Elle transportait son péché en nourrissant un idéal clandestin : celui d'un monde lisse, d'une vie terne, où les gens vont travailler le matin et reviennent le soir, satisfaits. Oui, à cette

époque précise, c'est ce qu'elle aurait voulu. Dans diverses circonstances dont certaines relevaient de la platitude rêvée, elle éjecta une succession d'enfants mécontents. Un à un, elle avait expulsé vers l'univers ces gigots hurlants, honteuse de transmettre à l'autre génération le fardeau de l'inutile et leur demandant déjà, oui déjà, pardon. Ainsi saignent les mères et les enfants, éclaboussant l'avenir d'un rouge indélébile pour se taire ensemble à l'infini, langues clouées, bouches cousues. Dans le meilleur des cas.

L'histoire avait commencé à survoler le produit des accouchements à travers les générations, riant de ses dents jaunes en leur criant des noms d'alphabet. Les X venaient de jaillir de l'entrejambe pas même épilé de la fille de l'homme long.

Longtemps après que le souvenir des hommes se fut éteint pour faire place à de la cendre et du papier froissé, leur trace avait persisté dans ces enfants renfrognés. Mais on ne savait plus quel pas l'avait imprimée dans le sol sec du temps. La fille de l'homme long acceptait maintenant que des cœurs battent et que des reins travaillent: les spasmes de la vidange humaine ne la rebutaient plus. Elle envisageait la vraisemblance du monde. Les Enfants vivaient.

Les Enfants grandirent. Elle s'affaira à les comprendre, paver leur route d'un tracé indéfectible, les vêtir d'une armure lumineuse, leur inoculer tous les vaccins, tous les poisons susceptibles de leur rendre un jour la vie plus douce. Rien, croyait-elle, ne trahirait cette logistique guerrière, cette stratégie radicale. L'été, elle les regardait, poupées lumineuses dansant dans le mur transparent des vagues de la côte.

Les Enfants partirent sans se retourner. Leurs éclats de voix voletaient encore dans l'escalier, leur odeur flottait dans les garde-robes qu'elle respirait avec économie, craignant de la voir disparaître par ses narines, à jamais absorbée. Sur le mur du garage, l'empreinte d'une petite main dodue, plus ancien vestige de leur existence commune, ne sentait rien: c'était une tache morte, qu'elle ne nettoyait pas. Leur absence était lourde et persistante, c'était même une sorte de présence, cette présence que les enfants morts imposent, paraît-il, à ceux qui vivent encore.

Puis ses deux parents, dont l'homme long de l'année 1911, avaient refroidi dans ses bras inutiles. Elle avait entendu leur dernière musique, celle qui gargouille au fond des bouches avant qu'elles ne raidissent, ouvertes et figées devant le spectacle de la mort découverte. Sans complaisance, elle avait repris le cours des choses, le chemin de la vie obligatoire, avec son âme dans ses mains vides. Ses racines dérivait dans l'eau vive, roulaient dans le courant, s'agrippaient à d'hypothétiques rochers, s'abandonnaient sur des plages aléatoires, puis reprenaient le courant. Piètres racines désertées par la vie.

Transpercée par les époques, toujours à contretemps la fille de l'homme long avait poursuivi différents rêves obsolètes. Cherchant la clé du bonheur dans les lieux officiels comme dans les sentiers perdus, dans la reconnaissance comme dans l'abjection, elle avait connu les honneurs et le rejet. Elle avait cru que l'amour la délivrerait du travail, puis que le travail la délivrerait de l'amour. Puis que l'amour reviendrait peut-être, pour conclure qu'il ne s'était jamais présenté. Son cœur était une cervelle froide où le vent s'engouffrait, sa vie un petit collage d'espairs dégarnis dont la conclusion intéressait surtout les statistiques et l'histoire aux dents jaunes.

Un beau soir, ses doigts raides creusèrent à peine un trou lui permettant de s'allonger sur la tombe fraîche d'un inconnu. Elle tira sur elle le rideau de la terre.

